

Discours écrit par Maryse Buge (fille d'Elie) et lu par Marie-Thérèse Buge
(belle-sœur d'Elie) à l'occasion de la cérémonie du 8 novembre 2019

Tous les jours d'école sans exception, mon père faisait un détour par Bordeaux pour me déposer au lycée avant 8 heures, de sorte qu'il était le plus souvent le premier à arriver au travail à Mérignac. En route quelques camarades de classe venaient s'entasser avec leurs cartables dans sa Peugeot 404 et l'habitacle résonnait de nos papotages de lycéennes. Il se taisait et souriait parfois malgré les embouteillages du matin.

Je n'ai guère de souvenance de l'avoir vu s'emporter. Il exprimait sa désapprobation par quelques brèves remarques dont la pertinence interdisait toute objection. Sauf lorsque qu'il m'emmenait à la pêche et que ma ligne s'emmêlait dans les branchages... Alors, il laissait cours à son exaspération dans le truculent patois corrézien, sachant qu'il m'était incompréhensible.

Aux souvenirs d'enfance se sont ajoutés, au fil des années, les diverses anecdotes et petites histoires de sa vie portées par le hasard des conversations en famille ou les rencontres avec ceux qui l'avaient connu. Grâce à elles, se sont précisés pour moi les contours de sa personnalité. Ce père, que j'avais commencé à mieux comprendre au seuil de l'âge adulte, était un homme discret mais déterminé, simple, fidèle à ses origines, probe, généreux, courageux, sans doute un peu trop courageux et trop peu soucieux du risque aux yeux d'une fille.

Le souvenir de sa destinée exceptionnelle me servirait toute une vie d'exemple. Il serait ma richesse. En revenant sur ses lieux d'origine, en revoyant le minuscule village perdu dans un vallon de Haute Corrèze la pauvre ferme en granit bleu au toit d'ardoises où il avait grandi, oui, c'est en retrouvant le berceau de notre modeste famille que je prends pleinement la mesure du respect qui lui est dû.

Quelle force de caractère fallait-il, à cette époque, pour réussir à partir à la conquête des airs sur ces prodiges volants qui étonnaient encore pour beaucoup de monde ?

Témoin de cette destinée exceptionnelle, une photo: sur ce cliché pris avant un décollage quelques mois avant l'accident, il est assis dans son cockpit, au front la mèche de cheveux blancs rapportée d'une mission périlleuse en Indochine, le regard triomphant et le sourire radieux. Pour ses petits-enfants franco-allemands, adultes depuis longtemps, c'est ce portrait du "Flieger Opa, du "Papy volant" qui veillait dans le salon et qui semblait les regarder grandir. Il restera encore l'ancêtre un peu légendaire qui a fait la fierté de la famille.

8 novembre 1967, il y a 52 ans. A l'époque où mon père nous quittait tragiquement, dans l'esprit de la toute jeune fille que j'étais alors, s'attardait encore l'image du plus gentil, du plus intelligent, du plus beau, du plus fort de tous les papas. Il avait un métier plus dangereux que la plupart des autres papas et ce n'était pas sans appréhension que je levais les yeux au passage d'un avion, me demandant s'il était à bord.

Mais, au-delà des images de l'enfance heureuse, commençait à se dessiner un autre profil. L'admiration enfantine qu'il m'avait inspirée jusqu'alors faisait place au respect et à la curiosité envers son expérience de pilote en temps de guerre et de paix. Notre communication prenait une tournure plus mature et j'anticipais plus ou moins consciemment le moment où nous nous parlerions en adultes. Je sentais qu'il m'attendait lui aussi sur ce chemin et que nous aurions bientôt des conversations très sérieuses.

Ces promesses furent malheureusement trahies par le destin.

J'aimerais donc évoquer ici pour faire revivre sa mémoire quelques souvenirs de lui qui m'ont toujours accompagnée depuis sa disparition.

Mon père était comme il est d'usage de dire "très pris par sa profession", en d'autres mots il y avait toujours, visiblement, une part de lui qui restait là-haut, dans le bleu du ciel ou derrière les nuages... Sur terre, cependant, il dédiait à sa famille une très grande partie de son temps.

Quels ont été les meilleurs instants vécus avec lui ? Curieusement, ce ne sont ni les parties de minigoïf ou de pétanque, ni la pêche aux gardons dans les étangs de Corrèze. Le terrain qui nous a le plus rapprochés ont été les mathématiques. Avant chaque contrôle, nous passions une bonne demi-journée à noircir des pages d'équations et de figures géométriques, nous faisons tous les exercices du manuel scolaire en nous régaland de leur difficulté progressive. Quand tous les problèmes étaient résolus, nous passions parfois dans la foulée aux applications pratiques. Je me souviendrai toujours du dimanche où il m'emmena dans le jardin mesurer la hauteur du plus grand arbre par la trigonométrie.

Il avait bien sûr plusieurs longueurs d'avance sur moi. Tandis que je me débattais avec les racines carrées, il sortait de sa serviette sa règle à calcul. C'était pour moi une sorte de baguette magique énigmatique qui lui permettait par quelques tours de passe-passe de me devancer ou de vérifier les résultats.

Comment décrire mon émotion quand cette règle à calcul, que je croyais perdue, surgit comme par enchantement presque un demi-siècle plus tard devant mes yeux des mains de Gérard Laumond. Miracle s'il en fut, elle était encore dans son étui de cuir original J'étais émue aux larmes. Parmi les effets personnels que Gérard Laumond avait pu retrouver et qu'il me remit ce soir de 20??, il y avait d'autres objets certainement plus emblématiques d'une carrière de pilote, mais aucun n'avait pour moi autant de valeur que ce petit témoin de nos heures studieuses.